

René Char et Nietzsche

Paulène Aspel

Volume 10, numéro 4, juillet-août 1968

Hommage à René Char

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aspel, P. (1968). René Char et Nietzsche. *Liberté*, 10(4), 166–182.

rené char et nietzsche

CONVERSATION SOUVERAINE ENTRE CHAR ET NIETZSCHE

René Char n'a pas adressé à Nietzsche, que l'on sache, de beau grand texte d'éloge et d'allégeance comme il l'a fait pour Arthur Rimbaud et Héraclite d'Ephèse ou même pour Albert Camus. Le poète semble pourtant entretenir, prolonger une intimité avec le philosophe, puisque fréquemment, au cours d'une conversation ou d'une interview, surgissent spontanément son nom ou ses paroles, puisque, dans plusieurs morceaux de *Recherche de la base et du sommet*, Char place Nietzsche parmi ses intercesseurs préférés. La liste de «Page d'ascendants pour l'an 1964», qui constitue le premier texte de la partie de *Recherche* intitulée «La Conversation souveraine», et où Char consacre une phrase-boutade à une quarantaine d'écrivains de Villon à Eluard, souligne le pouvoir explosif de Nietzsche qui, dit-il, «détruit avant forme la galère cosmique». Dans un texte daté de 1927, «Je veux parler d'un ami», en louant Camus, Char loue de même Nietzsche auquel il compare son ami pour des qualités qu'il considère comme essentielles : l'entière dévotion à l'œuvre et cette grande sincérité vivante excluant toute dextérité froidement intellectuelle, c'est-à-dire cette croyance à la nécessité du contact avec le réel. «Bien souvent», dit le poète.

Depuis plus de dix ans que je suis lié avec Camus, bien souvent à son sujet la grande phrase de Nietzsche réapparaît dans ma mémoire : *J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. J'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels.*

Précédant d'un an le texte sur Camus, un morceau dédié à un autre ami, à Rimbaud cette fois, nomme un aspect primordial des exigences que ressent, que revendique le poète, son «congé», à la manière de Nietzsche :

C'est en nous donnant congé, en effet, qu'il conclut. Comme Nietzsche, comme Lautréamont, après avoir tout exigé de nous, il nous demande de le *renvoyer*. Dernière et essentielle exigence.

C'est aux environs de 1936 que René Char a lu et approfondi l'œuvre du philosophe allemand. Sans doute est-ce pendant les longs mois de convalescence qui suivirent sa septicémie qu'il eut le loisir de réfléchir sur la réflexion nietzschéenne. On sait le grand pas que fit la connaissance de Nietzsche en France dans la période d'entre les deux guerres. Après 1920, après une éclipse totale et hostile, elle-même précédée d'une flambée brève et quelque peu entourée de scandale au tournant du siècle, Nietzsche va connaître sa première réhabilitation, qui sera confirmée et suivie, après la deuxième guerre mondiale, par celle de nos jours, plus ample et plus sérieuse. La jeunesse pensante qui s'interrogeait sur les moyens de «changer la vie» et de trouver sa difficile vérité dans les années trente si troublées, se devait de connaître l'instigateur de l'*Umwertung aller Werte*. Elle avait à sa disposition la traduction de l'œuvre entière par Henri Albert (1898-1909), la série d'études sur *Nietzsche, sa vie et son œuvre*, entreprise depuis 1920 par le germaniste Charles Andler, et nombre d'articles critiques accompagnés d'extraits traduits et commentés parus surtout dans le *Mercury* et dans la *NRF*. Celle-ci republia notamment, en 1927, «Quatre Lettres» de Valéry à son ami H. Albert, d'où

se dégage tout le saisissement fécond qui empoigna leur génération à la rencontre des idées nietzschéennes quelque trente ans auparavant. Gide cite Nietzsche quarante et une fois dans son *Journal 1889-1939*. Breton le mentionne dans *Nadja* et Reverdy dans *Le Livre de mon bord*.

Le jeune Char avait probablement lu, parmi les nombreux écrits qui, à l'époque, étaient consacrés à la Question Allemande, le numéro de la revue *Acéphale* intitulé, «Nietzsche et les fascistes». L'animateur de la revue, Georges Bataille, devait devenir l'un de ses amis. Le numéro de Nietzsche a un sous-titre, explique Jean-Pierre Faye dans «Bataille et Nietzsche»,⁽¹⁾ «c'est une réparation. Il s'agit de détruire ici la revendication de Nietzsche par les nazis.» Enfin paraissaient également entre 1930 et 1938 des articles sur le style de l'auteur de *Ainsi parlait Zarathoustra*, qui faisaient écho aux nombreuses études publiées en Allemagne sur le célèbre faiseur d'aphorismes. Les réflexions de Robert Barkan dans «Nietzsche maître de style», parues au *Mercure* en juin 1935 ont pu retenir l'attention du poète de vingt-huit ans, et en particulier cette phrase citée : «J'ai toujours écrit une œuvre avec mon moi entier, et avec ce qui est vivant en moi,» puisqu'elle réapparaît à sa mémoire plus de vingt ans après. Mais il y avait dans cet article une autre phrase significative du maître de style rapportée également par Barkan :

Nous autres modernes, qui sommes à tout point de vue de courte haleine, nous n'avons pas le droit de nous servir de longues périodes.

Et la remarque nous en rappelle une autre de Char, que l'on relève dans la belle interview d'Edith Mora, «Poésie-sur-Sorgue» :⁽²⁾

1. *La Quinzaine Littéraire*, 1er-30 août 1967.

2. *Les Nouvelles Littéraires*, 16 septembre 1965.

Dans une époque oppressive où les gens n'ont pas le temps de lire et de réfléchir, il faut leur offrir cette forme brève...

Dans le même paragraphe, quelques lignes plus haut, le poète avait fait voir à son interlocutrice, non sur le ton d'un théoricien, mais dans l'atmosphère détendue de la conversation, que :

La Provence est toute en paysages aphoristiques, le berceau de Fontaine-de-Vaucluse, les Alpilles : une véritable sentence de la nature... Voyez-vous, c'est là, dans ce pays, disait le poète, qu'est le point de départ de ma forme aphoristique parfois.

Revenant alors à Nietzsche, nous nous remémorons la déclaration de Zarathoustra (dans «Lire et écrire») sur les aphorismes et les pics :

Dans la montagne, le plus court chemin va d'un sommet à l'autre; mais pour suivre ce chemin, il te faut de longues jambes. Les maximes doivent être des sommets, et ceux à qui l'on parle des hommes grands et bien venus.

On peut donc supposer que, durant partie de la conversation en question qui a lieu en 1965, l'aphoriste Char songeait à l'autre aphoriste, à celui qui se targuait d'être le meilleur de toute l'Allemagne, et l'on peut conjecturer que dans ces mots : «l'aphorisme, malgré tous les rapprochements, justifiés, que l'on peut faire entre ma poésie et l'œuvre des présocratiques, n'est pas typiquement grec», Char nous invite à entendre : Il y a d'autres rapprochements à faire, regardez donc du côté de Nietzsche. C'est alors qu'ils prononce vraiment son nom un peu plus loin, en faisant cette observation :

Il y a une phrase de Nietzsche que j'aime beaucoup :
Une étoile déclina et disparut, mais sa lumière est encore en route, et quand cessera-t-elle d'être en route?

Oui, c'est bien ce que René Char semble nous redire dans toute son œuvre, c'est la présence vigilante de cette grande pensée illuminante, qui voyage et voyagera encore longtemps avec nous. La réflexion nietzschéenne une fois éprouvée à fond, persiste, se prolonge et ne cesse plus de provoquer la méditation poétique et métaphysique. Le dialogue s'établit. Nietzsche fouille, exhorte, interroge, et Char répond; Nietzsche affirme ou énonce, Char réfute, questionne, précise, rapproche et élargit.

* * *

La fortune extraordinaire que connaît actuellement dans les sciences comme dans les arts le concept de fragment remonte peut-être à Nietzsche. Ou bien l'on pourrait dire plutôt que c'est le penseur allemand qui lui a donné un sens nouveau et un regain de vigueur. Il avait en effet donné ce conseil : « Il faut émettre l'univers. » (*La Volonté de puissance*, III) Car il faut, disait-il, « perdre le respect du tout », il faut saisir la vérité du multiple. Cependant, à peu près à la même époque, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, (II, « De la rédemption ») il se désolait de ne constater partout que l'existence de morceaux isolés et sans unité :

Et mon regard a beau fuir du présent au passé, toujours ce qu'il trouve, c'est la même chose : des fragments, des membres, d'épouvantables hasards, mais point d'hommes!

Bien des philosophes se sont interrogés sur chaque mot de cette observation. A Maurice Blanchot entre autres qui s'est posé la question « non sans effroi », dit-il, qui se demande s'il « y aurait incompatibilité entre la vérité du fragment et la présence des hommes », ⁽³⁾ Char offre sa réponse. Dans la poésie de celui pour qui l'éclatement de l'univers est chose faite ou se faisant, voici que le fragment n'est pas inerte, médiocre ou

3. « Nietzsche et l'écriture fragmentaire », *NRF*, 1er janvier 1967.

horrible; il est du monde de l'homme, au contraire, et il ne s'oppose pas à lui, mais il le fonde, il est miraculeusement vivant :

Dans l'éclatement de l'univers que nous éprouvons,
prodige! les morceaux qui s'abattent sont vivants.
(*Les Compagnons dans le jardin*).

Ces entités dynamiques (le mot est employé ici de la façon où l'entend Gilbert Durand : dynamique, qui se remplit indéfiniment de sens⁽⁴⁾), ces entités qui sont apport à la vie, fruit des noces du poète et de l'inconnu, restent solides et durables. «Poèmes», «bouts d'existence incorruptibles», ce sont ces fragments que, dans *Le Rempart de brindilles*, «nous lançons à la gueule répugnante de la mort». Char dira encore que «Nous n'avons qu'une ressource avec la mort, faire de l'art avant elle». (*Les Dentelles de Montmirail*) L'écriture, le poème sont en effet les moyens les plus sûrs pour se venger de la mort et du temps.

Il s'agit d'ailleurs d'une vengeance bien spéciale, plus empreinte de chaleur que d'amertume. C'est celle que reconnaît Nietzsche et celle qu'il recommande par la voix de Zarathoustra, et dont la première règle est qu'elle ne soit pas dirigée contre les hommes. Le seul ressentiment qui soit permis, dit-il en effet, c'est le «ressentiment contre le temps». «Ceci, oui, seul ceci est la vengeance même : la répulsion de la volonté contre le temps et son «ce qui fut», et non contre quelque chose de temporel ou contre l'homme»; contre le passage du temps, non contre ce qui, peut-on ajouter, à cause du temps, est forcé de passer, le passager, l'homme. D'où la sévère critique nietzschéenne des religions chrétiennes et sémites, qui tendent à faire de l'homme une victime, et dans lesquelles celui-ci, éprouvant la douleur du monde, est en conséquence marqué de la faute originelle, et doit vivre sa vie entière pour expier cette faute et pour être sauvé. Le chrétien est pris ainsi dans le cercle d'une

4. «Eléments et structures», in *Cahiers Internationaux de Symbolisme*, no. 11, été 1966.

douleur sans fin, car il souffre sans cesse du sentiment de culpabilité, et plus il est responsable, plus augmente ce que Nietzsche appelle sa «mauvaise conscience». Ainsi, juger l'existence humaine coupable et vouloir sans cesse la racheter, c'est en réalité la déprécier et finalement la nier. Contre les fausses assertions chrétiennes, le philosophe a dressé son Dionysos présocratique. Dionysos exalte l'existence, et il affirme tout ce qui est, tout ce qui apparaît, «même la plus âpre souffrance». Pour lui, la vie n'a pas à être justifiée ni rachetée. Du point de vue d'un Sauveur, «la vie doit être le chemin qui mène à la sainteté»; du point de vue de Dionysos, «l'existence semble assez sainte par elle-même pour justifier par surcroît une immensité de souffrance».

Celui qui se nomme «homme sans faute originelle» (dans un texte d'hommage à Martin Heidegger, «Impressions anciennes»), ne fait certes pas non plus de cette faute la cause automatique de la douleur du monde. Pas plus qu'il ne s'attarde à étudier l'existence en tant que phénomène moral ou religieux. Mais il s'élève, comme Nietzsche, contre cette étrange négation chrétienne, ce «nihilisme chrétien», qui consiste à déprécier et à nier l'existence à force de vouloir la racheter. Toute sa poésie chante la réalité, réalité «noble» et cherche à la rejoindre au-delà même de l'inconnu, et l'on peut dire que cette exaltation est proprement dionysiaque. Char s'est engagé d'autre part, de même encore que Nietzsche, dans la démolition des valeurs supérieures devenues surannées; son *Umwertung aller Werte* s'exerce en vue d'un *vollständige Nihilismus* nietzschéen.⁽⁵⁾ Est ainsi éliminée en premier lieu la vengeance contre les hommes. Rappelons les paroles que l'ex-Capitaine Alexandre a prononcées au lendemain de la Libération :

5. Selon l'interprétation de Heidegger, un «nihilisme complet» doit «supprimer le lieu même de toutes les valeurs, le suprasensible en tant que leur région, par conséquent, poser les valeurs autrement, c'est-à-dire inverser leur valeur». (In *Chemins qui ne mènent nulle part* (*Holzwege*), «Le mot de Nietzsche : Dieu est mort», p. 184, Gallimard, 1962.)

A mon peu d'enthousiasme pour la vengeance se substituait une sorte d'affolement chaleureux, celui de ne pas perdre un instant essentiel, de rendre sa valeur, en toute hâte, au prodige qu'est la vie humaine dans sa relativité. Oui, remettre sur la pente nécessaire les milliers de ruisseaux qui rafraîchissent et dissipent la fièvre des hommes. (« Billets à F.C. », in *Recherche*)

Et bientôt, selon une évolution parallèle à celle de Nietzsche, l'indépendance à l'égard de la vengeance contre les hommes va devenir aussi indépendance à l'égard du temps même. Se détachant donc du ressentiment envers le temps et se plaçant « au cœur de l'éternel », tout en éprouvant le devenir, et de manière moins héraclitéenne que nietzschéenne, c'est-à-dire en tant qu'exerçant sa volonté de puissance, le poète accomplira alors la suprême « libération », celle qu'enseigne Zarathoustra.

Mais, revenant aux hommes, nous connaissons l'extrême attention que Char porte à son semblable et que, toute vengeance écartée, s'il y a haine chez lui, ce n'est que la « Haine du peu d'amour ». Ce chaleureux mouvement qui se retrouve dans tout l'univers de Char, apparaît notamment dans le fait que les fragments se rapprochent et s'unissent, sans se fondre, pour former l'archipel de la parole. De sorte que l'on peut concevoir ces îles groupées comme une étape plus proche du certain but d'unité que le philosophe avait assigné à sa visée poétique et même comme la réalisation de ce désir. Après la douloureuse constatation de l'existence des fragments, Zarathoustra avait en effet ajouté :

Et tout ce que je compose et imagine ne tend qu'à rassembler et à unir en une seule chose ce qui est fragment, énigmes, hasard d'horreur.

Les termes de « hasard » et d'« énigmes » ont été prononcés par Nietzsche. Et celui qui s'inquiétait de ne trouver que débris, revendique en même temps, selon une direction toute différente, mais qui représente en fait une phase plus avancée de sa

pensée à la démarche dialectique, revendique le titre de «ré-dempteur du hasard». Et ceci ne veut pas dire qu'il veut annuler les effets du hasard, mais au contraire préserver celui-ci, tout effrayant qu'il soit. Il veut de même sauvegarder l'énigme, ce qui signifie ne pas la libérer de son mystère. Finalement, «Nietzsche fait du hasard une affirmation»,⁽⁶⁾ il l'identifie au multiple et aux fragments mêmes. Zarathoustra appelle le ciel lui-même «ciel hasard».

Par hasard, c'est là la plus ancienne noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes choses, je les ai délivrées de la servitude du but... («Avant le lever du soleil») Ma parole est : laissez venir à moi le hasard, il est innocent comme un petit enfant. («Sur le Mont des Oliviers»)

Char affirme également son attitude ouverte vis-à-vis du hasard. Et l'on sait que chez lui, au-delà de ce qui n'était pour Nietzsche qu'un vœu cher, le hasard et l'écriture fragmentaire ne sont pas en conflit, mais qu'au contraire parole poétique morcelée et concept d'imprévu se complètent. Le poète voit dans le hasard un allié et il le loue. Il y a lieu de parler de «fête joyeuse» dans *La Bibliothèque est en feu*, «quand quelque chose que nous n'avons pas prévu, que nous n'éclairons pas, qui va parler à notre cœur, par ses seuls moyens s'accomplit». Le secret, n'est-ce pas en effet le domaine du poème, «mystère qui intronise»? (*Partage formel*). Le poète, s'adressant à la poésie, lui murmure des mots d'amour et de chance : (*A une sérénité crispée*)

Je dis chance, ô ma martelée;
Chacun de nous peut recevoir
La part de mystère de l'autre
Sans en répandre le secret;

6. Dans les termes de Gilles Deleuze, in *Nietzsche et la philosophie*, p. 30. (Presses Universitaires de France, 1962).

Et la «poésie qui est clarté énigmatique» entraîne le poète lui-même à agir parfois obscurément :

Les actions du poète ne sont que les conséquences des énigmes de la poésie. (*A une sérénité crispée.*)

De telles déclarations, sur les rapports qu'entretiennent poésie et énigmes, abondent chez Char. Il s'y passe aussi, nous le savons, d'importantes rencontres inattendues, qui souvent ont forme féminine et plongent le marcheur dans l'exaltation, le respect et le désir, car c'est bien la Poésie qui a été entrevue «à l'angle fusant d'une Rencontre», ou bien dans la brillante et dangereuse «Vénus himalayenne», l'«étoile dansante» dont s'éprit l'explorateur poète, ou bien dans cette évasive cueilleuse de mimosas, chimère de la nuit, allant sur le sentier vers le couchant, auréolée d'une lampe de parfum, ou bien avec la Rencontrée» de *Claire*.

Le mystère, l'imprévu, le hasard participent d'un autre élément plus large et fondamental dans le monde charrien. Il s'agit de l'Inconnu, (souvent écrit avec un I majuscule, comme chez Beaudelaire et chez Rimbaud). L'inconnu est riche des promesses du futur. Pourquoi le craindre? Nietzsche éprouvait un sentiment de «nostalgie» profonde, à la fois désir et effroi; vis-à-vis de ce lointain qui masque et recule le point d'arrivée, et vers lequel alors illusoirement plus proche, tend notre pensée avec tant de passion. Souvent Zarathoustra s'en entretient avec son âme, qu'il chapitre gentiment : Voyons, mon âme, je t'ai appris à dire..., à danser... Pour le poète, qui a «la moitié du corps, le sommet du souffle dans l'inconnu» (*Partage formel*), cet «inconnu éloigné dont nous distinguons seulement les plis du sourire» (*A une sérénité crispée*) peut se rapprocher, être à notre portée, il peut devenir «un inconnu équilibrant». De fait, à la première ligne de l'Argument du *Poème pulvérisé*, le Char moraliste le prône et recommande :

Comment vivre sans inconnu devant soi?

Mais pourquoi Nietzsche avait-il qualifié le hasard d'«épouvantable»? Bien des philosophes encore se sont interrogés sur le sens de cette «horreur» — et en ont donné des interprétations différentes. Ne pourrait-on avancer cette autre interprétation selon laquelle le «hasard d'horreur» serait conçu comme un «hasard d'erreur»? L'erreur serait en effet d'autant plus affreuse qu'elle contredirait la fonction du *Dichten* (écriture de la poésie) qui est le projet éclaircissant de la vérité, selon les termes de Heidegger. Or, tout dévoilement et toute interprétation sont hasardeux. Et l'*alétheia* risque ainsi de ne révéler qu'une fausse vérité, le meilleur change en pire. L'erreur pourtant, est une sorte de compagne fatale de la liberté, puisque, comme nous l'assurent les philosophes, tels Yankélévitch, il n'y a pas plus propice au malentendu que la liberté. Ce serait entre l'instant discontinu et notre devenir actif que l'erreur s'insérerait, serait donc cachée, pourrait-on dire, dans le temple de la liberté. Il lui en échoit, certes, quelque chose de quasi sacré.

Ainsi, même si le poète s'afflige de «cette perte de noblesse entre la révélation et la communication», il reconnaît droit d'asile à l'erreur dans l'activité créatrice :

On ne peut commencer un poème sans une parcelle d'erreur sur soi et sur le monde, sans une paille d'innocence aux premiers mots (*La Bibliothèque est en feu*).

Et puis cet aphorisme typiquement nietzschéen, où le mot «multiformément» souligné par le poète prend une valeur significative dans cet essai sur les rapports entre Char et Nietzsche, si l'on se souvient de la remarque de ce dernier au sujet de la nécessaire redécouverte du sens du multiple :

On ne bâtit *multiformément* que sur l'erreur. C'est ce qui nous permet de nous supposer, à chaque renouveau, heureux. (*Rougeur des Matinaux*)

Loi de rivière, loi au juste
report, aux pertes compensées
mais aux flancs déchirés,
lorsque l'ambitieuse maison
d'esprit croula, nous te
reconnûmes et te trouvâmes
bonne.

1958.

A. C.

(Photo Mariette Lachaud)





LE RAMIER

Il git, plumes contre terre et bec dans le mur.
Père et mère
Le poussèrent hors du nid quadrillé,
L'offrirent au chat de la mort.

J'ai tant haï les monstres véloces
Que de toi j'ai fait mon conscrit à l'œil nu
Jeune ramier, misérable oiseau.
Deux fois l'an nous chantons la forêt partenaire,
la herse du soleil, la tuile entretenue.

Nous ne sommes plus souffre-douleur des antipodes.
Nous rallions nos pareils
Pour éteindre la dette
D'un volet qui battait
Généreux, généreux.

28 mai 1967

RENE CHAR

Juillet 1968 (Photo P.A. Benoit)



L'erreur est donc sinon souhaitable, du moins constatée et acceptée. Le poète, comme Dionysos, assume et affirme toute la vie, souffrance et erreur comprises. Il n'y a pas d'horreur du hasard. Et voici que ce hasard charrien devient alors l'ami véritable, auquel on demande de revenir, un ami «destinal», celui que respectait et recherchait Nietzsche.

Mais le dialogue se poursuit et la question suivante est celle que se pose le philosophe quand il se demande «Ce qu'il en est de notre sérénité», dans le premier aphorisme du livre intitulé «Nous qui sommes sans crainte» et qui constitue la cinquième partie du *Gai Savoir*. Ce premier aphorisme débute ainsi : «Le plus important des événements récents — le fait que Dieu soit mort, que la foi dans le Dieu chrétien ne soit plus digne de foi — commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres.» Nous savons que l'annonce tragique de la mort de Dieu avait été faite par le *Forcené*, qui courait en tous sens sur la place publique essayant de s'éclairer d'une lanterne en plein jour. Et le Forcené donnait une description hallucinante de l'homme ainsi désemparé, sans direction, détaché de la vraie lumière comme la terre l'est de son soleil, en concluant ainsi : «N'errons-nous pas à travers un néant infini?» (néant signifiant ici, d'après l'exégèse de Heidegger, absence d'un monde suprasensible à pouvoir d'obligation). A la suite de notre folle constatation, se demande alors le philosophe quelque quatre ans plus tard, qu'en est-il donc de notre sérénité?

La réponse de Char est un poème qu'il intitule *A une sérénité crispée*, poème de la conversion des angoisses et du passage de la détresse à l'art. Nous sommes d'abord au temps de la crispation, de la tension, de l'anxiété, mais celles-ci sont bientôt résolues, grâce au pouvoir de métamorphose de la poésie, en sérénité, et à la fin, en une joie amoureuse et exultante en la poésie. Ces notions et cette évolution sont fréquentes dans l'œuvre de Char. Dans le grand texte consacré à Rimbaud, on observe la même démarche à propos de cet autre temps que fait surgir le vrai poète, c'est-à-dire le présent, mais de part et d'autre duquel se presse une intense crispation. Et de même que la constatation de la mort de Dieu est essentiel-

le chez le philosophe en ce sens qu'elle constitue, selon Heidegger, «une première étape dans l'élaboration de sa métaphysique fondamentale»,⁽⁷⁾ de même la notion de sérénité crispée est cruciale chez le poète, où elle décrit la conduite de l'homme devant la douleur et le sinistre, car de cette attitude dépend la réponse qu'il donnera au problème du sens de l'existence. Dans *A une sérénité crispée*, l'existence est dûment respectée, elle est même célébrée et la douleur dépassée. Telle est la belle mission de la poésie, que souligne le célèbre aphorisme : «En poésie, devenir c'est réconcilier.» Et tel est le miracle de son trajet qu'il permet à l'être d'y trouver son accomplissement.

Des signes dans le sens de la réconciliation, nous en savons déjà une veine fine et ferme, qui traverse l'œuvre de Char depuis le *Poème pulvérisé* jusqu'à *Retour Amont*. C'est dans *La Bibliothèque est en feu* cependant que cette veine va non seulement se confirmer, mais fournir une ultime réponse à la question brûlante du Forcené de Nietzsche : «Mais, comment avons-nous pu faire cela, tuer Dieu?» La question était si grave qu'elle était répétée plusieurs fois et finalement développée en trois phrases d'une extrême intensité poétique et tragique :

Mais comment avons-nous pu boire d'un trait la mer tout entière? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon? Que faisons-nous lorsque nous détachions cette terre de son soleil? (Paragraphe 125 du *Gai Savoir*)

Nous savons que, selon le symbolisme de Nietzsche, l'effacement de l'horizon signifie la suppression du monde suprasensible, souvent synonyme de Dieu. Au cours de l'«Umwertung aller Werte», ce monde-là a dû être supprimé; par quoi l'avons-

7. *Op. Cit.*, p. 177.

nous remplacé? Quelle sera la nouvelle institution des valeurs? L'homme de la terre est divorcé de son soleil, il n'a plus au-dessus de lui de lumière normative. Quant à la mer, c'est la mer du hasard, ce sont les dés lancés. Et qu'est-ce qui serait plus catastrophique que la destruction du hasard? Si toute la mer est bue, il ne reste plus de hasard, il est entièrement liquidé. Nous constatons une fois encore l'idée de la nécessité bien-faisante du hasard, et comme elle était ancrée dans la pensée nietzschéenne.

C'est dans les deux derniers paragraphes de *La Bibliothèque est en feu*, dans leur signification profonde qu'il faut décèler la réponse aux questions du Forcéné. Non, nous n'avons pas avalé la mer entière, et le hasard existe. «Ces eaux» sont «dures», résistantes et mouvantes, animées de leur propre personnalité. L'horizon? Mais il n'est pas effacé, puisque s'y détachent, comme sur le flanc de la montagne, des bouquets de fleurs printanières signes de renouveau; ces «bouquets éclatés» parlent le langage du jeune soleil, leurs pétales s'allongent comme des rayons de vie et de fraternité. Quant à la troisième réponse, elle concerne le mariage de la terre et du soleil, l'union du monde terrestre et du monde de lumière. Le divorce n'est pas à craindre. «Les heures épousent des dieux.» Nous songeons au temps, à sa marche serpentine et que le serpent signifie souvent la terre ou la nature avec sa sagesse, et l'on sait que le soleil depuis toujours (depuis Héraclite au moins) est le gardien des saisons au retour équilibrant, en même temps qu'arbitre du devenir. Mais voici que le meilleur lien entre le soleil et la terre, le trait d'union souverain, le chargé par excellence de la mission réconciliatrice, c'est le poète lui-même, «liane» et, comme il se nomme dans *Partage formel*, «rameau du premier soleil».

Chez Nietzsche, l'entente entre les contraires que sont la vieille ruse et la folie, entre l'homme qui retient et celui qui bondit, est symbolisée par l'amitié des animaux de Zarathoustra, l'aigle et le serpent qui vivent avec lui dans sa caverne et que le soleil bénit, tels que nous les voyons au début du Prologue. A la fin du Prologue, lorsqu'entendant « au-dessus de lui le cri perçant d'un oiseau, Zarathoustra leva la tête, voici ce qu'il vit :

Un aigle planait dans les airs en larges cercles, et un serpent était suspendu à lui, non pareil à une proie, mais comme un ami : car il se tenait enroulé autour de son cou.

« Ce sont mes animaux », dit Zarathoustra, et il se réjouit de tout son cœur.

L'apparition des animaux à ce moment des pérégrinations de l'homme terrestre est des plus significatives, elle symbolise plus que l'union, l'existence authentique. Car c'est au terme de sa longue marche dans les ténèbres ayant sur le dos le fardeau du cadavre du danseur de corde, que le voyageur découvrirait finalement la lumière et la nouvelle vie. Et avec quelle allégresse !

L'ophidien de Char a de nombreux attributs et fonctions qui débordent ceux de celui de Nietzsche, « l'animal le plus rusé qu'il y ait sous le soleil ». Il peut être le serpent souriant et amical, dont les anneaux et l'allure participent de la boucle de l'hirondelle ou des mains jointes (*A la santé du serpent*) ; mais il est également déroutant, spécieux, marginal (« Quatre Fascinants ») et rejeté de toutes les paroisses (« Le Vipéreau »). Quant à l'aigle de Char, c'est aussi un animal « fier ». Mais il est beaucoup plus. L'aigle est le symbole, le signifiant le plus

riche de toutes les riches images charriennes. L'aigle comprend et condense les principaux thèmes du poète. C'est un fragment vivant et doué d'un furieux pouvoir, celui de la création et du poète lui-même. Il est liberté ainsi que libre connaissance avec toute la fragilité de ses rencontres. Mais il ne signifie jamais évasion. Au contraire sa tâche et son devoir sont de veiller; sa vue et ses vûes sont aigües. Volant haut fièrement ou se tenant sur les sommets, il est plus près du soleil que quiconque; mais logeant dans le roc, il trace des liens entre la terre et le soleil, symbolisant ainsi l'homme dynamique en quête d'unité. Enfin «l'aigle est au futur» et comme le surhomme nietzschéen il ne se réalisera que dans l'avenir, un avenir proche et désirable, imminent même, qui nous tente et nous provoque.

C'est ainsi qu'au cours de leurs entretiens, le poète et le philosophe ont touché aux principaux problèmes de la métaphysique, et que ceux-ci constituent également les thèmes majeurs de l'œuvre de Char. Dans une perspective nietzschéenne ils nous apparaissent avec toute leur ampleur, toute leur vérité, tout leur privilège.

Le temps, c'est le présent essentiel, le temps de notre affirmation, tel qu'en lui-même le devenir le forge. Ce présent est incroyablement plein, tendu et en constant péril d'explosion. L'instant discontinu est au temps ce que la parole morcelée est à la Poésie et l'aphorisme en est le mode d'expression par excellence. Si les hommes ont passé l'éponge sur le monde suprasensible pour l'effacer et qu'aucune direction ne vienne plus d'en haut, il reste que notre hantise de l'inconnu existe et que nous sommes ouverts aux directives qui en émanent. L'homme futur, d'un imprévisible futur proche où va s'accomplir son être, se porte à leur rencontre par le chemin des sommets qu'emprunte l'aigle solaire. Rencontres grosses de hasards, de dangers, et de mystères? Certes. Elles se présentent parfois

comme d'énigmatiques chimères bénéfiques et dévoileuses de vérité. Mais leur formes peuvent aussi être tordues, monstrueuses, et effrayantes; les saisons en enfer (guerres, souffrances) paradoxalement semblent nier la liberté. C'est là l'immense péril de l'homme vivant et libre pourtant. Qu'en l'édification de sa maison se glisse alors l'erreur marginale comme le serpent, c'est sans doute une petite erreur innocente et qui absout quelque peu l'orgueilleuse connaissance, c'est peut-être une forme de sagesse. Accueillons-la. Notre construction n'en sera que plus fonctionnelle, c'est-à-dire plus humaine, plus adaptée à l'homme. D'ailleurs la sagesse de la terre peut voler haut lorsqu'elle encercle le cou de l'aigle. Enfin l'homme nouveau, requalifié, et agissant, ne se préoccupe plus de vengeance. Celle-ci le séparerait définitivement de son prochain, auquel il veut, au contraire, exprimer son sentiment fraternel, son ardeur chaleureuse. L'homme forme couple avec son semblable, compagne ou compagnon, les torches s'unissent et valsent, double étoile dansante.

Ainsi peut-on dire que la parole de Char prolonge celle de Zarathoustra. Elle la complète, la rassure parfois, la renforce et l'amplifie. C'est le plus souvent celle du Dionysos à l'existence tragique mais affirmateur, un Dionysos fraternel à voix de poète réconciliatrice et qui ne s'engage dans la dialectique que pour la bientôt dépasser. Son accent et son vouloir créateur, tels que les pressentait et recherchait Nietzsche, exaltent la réalité, même celle que cache l'inconnu, et portent l'existence à une dimension de profondeur et d'éternité qui est aussi la vraie dimension de l'œuvre d'art.

PAULÈNE ASPEL